

l'inconscient machinique de Detroit

The Agony and the Ecstasy: Motown's Techno Unconscious

JACQUELINE CAUX

■ Située dans le Middle West des Etats-Unis, Detroit, «Motorcity», la ville du taylorisme rêvée par les trois grands de l'automobile – General Motors, Chrysler et Ford – avec une production de seize mille voitures par jour, a longtemps représenté une certaine idée de l'*american way of life*. Jusqu'aux émeutes raciales de la fin des années 60, l'industrie automobile a assuré la prospérité de la ville. Les insurrections eurent lieu en même temps que celles des ghettos noirs de Watts à Los Angeles ou de Harlem à New York. Effrayé, le pouvoir économique en place réagit immédiatement en déplaçant les usines. La majeure partie d'entre elles furent délocalisées en territoire cana-

dien, de l'autre côté de la rivière Detroit, à Windsor, ville calme et sereine, à dominante blanche. Le libéralisme gardait toute sa cohérence : protéger le capital, lui faire quitter rapidement la ville, sans jeter un seul regard sur le désastre laissé derrière lui. Le déclin cyclonique de Detroit fut accéléré par le départ de Tamia Motown, le fleuron de l'industrie soul, qui avait lancé Marvin Gaye, Stevie Wonder, Diana Ross, George Clinton... A cela s'ajouta la crise pétrolière de 1973 qui a freiné l'achat des grosses voitures américaines. Face à cette débâcle économique, vint l'exode : tous ceux qui le purent quittèrent la ville et son chômage endémique. En vingt-

■ It's almost hard to remember today, but until the mid 1960s, the city of Detroit, Taylor-made (so to speak) by what was then quaintly known as "the Big Three" automakers to be "the world capital of the automobile industry," was once emblematic of the American Way of Life, or at least the blue collar version. The auto industry kept the town prosperous at a time when, like Ike said, "What's good for General Motors is good for America."

Coming after the Watts and Harlem riots, the 1967 Detroit ghetto uprising was probably the most violent of the Black explosions of that decade, at least in terms of the total firepower expended by both sides. The local power structure took fright and began to move much



Vue de Detroit, 2000. *Detroit today*



DERRICK MAY

cinq ans, down-town Detroit est devenu un centre-ville totalement exsangue, sorte de ville fantôme gangrenée, livrée à la décadence. Peuplés seulement de cinq à dix mille personnes, majoritairement noires, la plupart des immeubles sont abandonnés, détruits, brûlés, squattés. Les friches industrielles succèdent aux immeubles murés. Après avoir assuré la toute-puissance de cette immense cité industrielle, les machines l'ont laissé tomber.

Le son des machines

De cette déliquescence émerge une nostalgie, une poésie poignante. C'est au cœur de cette déroute qu'est née une musique aux sonorités sombres, «techno», qui a revitalisé sur un plan artistique la notion de «machines». Recycleurs inspirés, des musiciens œuvrent souterrainement, sur les ruines de cette société industrielle et technologique. De cette ville qui n'existe plus, ils font surgir, avec une vitalité et une cohérence sidérantes, une contre-culture, ignorée de la ville même et d'une grande partie des Etats-Unis, mais qui a atteint le monde entier. «On a pointé nos flingues vers la ville, le coup est parti tout seul, on a raté la cible, et on a atteint une cible beaucoup plus lointaine», analyse Derrick May, l'un des pionniers de la techno de Detroit (1). Comment a pu naître un mouvement aussi affirmé ? Comment ont pu jouer les réminiscences du travail sur les chaînes de montage ? Pourquoi l'imaginaire s'est-il trouvé stimulé par cet environnement machinique ? Dans *l'inconscient machinique* (2), Félix

Guattari écrit : «L'inconscient, je le verrais plutôt comme quelque chose qui traînerait un peu partout, autour de nous, aussi bien dans les gestes, les objets quotidiens, dans l'air du temps, et même, et peut-être surtout, dans les grands problèmes de l'heure. Donc, un inconscient travaillant aussi bien à l'intérieur des individus, dans leur façon de percevoir le monde, de vivre leur corps, leur territoire, leur sexe, qu'à l'intérieur du couple, de la famille, des usines, de la ville... Autrement dit pas un inconscient cristallisé dans le passé, mais au contraire tourné vers l'avenir, dont la trame ne serait autre que le possible lui-même. Le possible à fleur de langage, à fleur de peau, à fleur de socius... Pourquoi lui coller cette image de machine ? pour souligner qu'il est peuplé non seulement d'images et de mots, mais aussi de toutes sortes de machinismes qui le conduisent à produire ou reproduire ces images, ces mots.»

Au cœur du cœur de la ville

Derrick May va dans le même sens : «On a été amenés à créer cette musique inconsciemment. On a pris l'idée des machines et on a créé nos propres sons. Tous ces sons proviennent de l'univers de la mécanique, de l'industrie, de l'électronique, de l'environnement. Dans cette ville sinistrée, la techno a tenté de renverser la vapeur et de devenir la bande sonore d'un monde imaginaire où l'homme tirerait profit de la machine plutôt que de s'y aliéner. D'un monde où les technologies ne piétineraien plus l'activité créatrice et culturelle.» La ville est sans avenir, mais, «paradoxalement, tant que ça restera comme ça, les artistes seront toujours aussi nombreux ici. C'est quelque chose de très stimulant pour l'esprit, il faut créer son propre univers».

Richie Hawtin, alias Plastikman, musicien blanc vivant à Windsor confirme ce rapport intime à l'univers machinique : «Si Detroit n'était pas comme cela, la techno ne serait pas ce qu'elle est... Les machines me ressemblent de plus en plus. J'y mets de plus en plus de moi-même, de ma vraie personnalité. Je suis arrivé à un stade où les machines deviennent transparentes. C'est une relation naturelle entre elles et moi. Tu apprends à t'en servir graduellement sans même t'en apercevoir. La musique sort d'autant plus facilement que j'ai été moi-même au cœur des machines.»

Techno Avenue, à Detroit, est située dans un coin perdu, planté de petites maisons de briques rouges. C'est là que tout a commencé à l'abri des immeubles délabrés et des fumées du chauffage urbain ; c'est là que des jeunes noirs diplômés, qui n'avaient aucune chance de trouver un travail, vont expérimenter cette nouvelle musique : Derrick May, Juan Atkins, Kevin Saunderson,

auto production elsewhere, which included the calm, Caucasian, Canadian city across the river, Windsor, Ontario. The industry acted according to capital's logic, to protect its capital, and moved on without a thought to the social disaster it left behind.

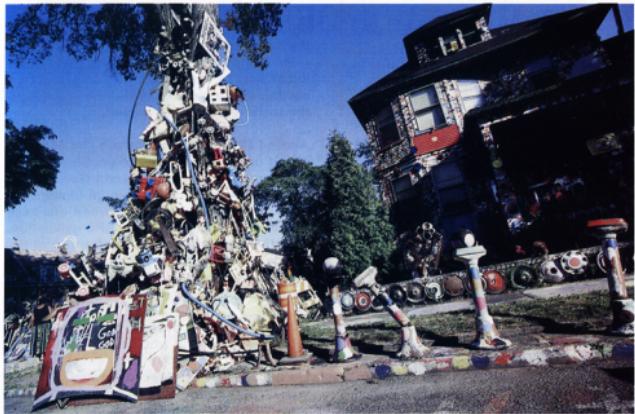
Adding insult to injury, even the Motown sound packed up and left town. So much for Tamla records, home of Marvin Gaye, Stevie Wonder, Diana Ross and George Clinton, the nation's best-known Black-owned business and the throbbing heartbeat of a generation. A further and even more painful turn of the screw came with the 1973 oil crisis that heralded an end to the all-American gas guzzler and all that it meant.

After the economic debacle, the spiral became a cyclone. Everyone who could afford to fled Detroit and its endemic unemployment. During the ensuing decades much of what was once downtown Detroit became a ghost town. In addition to the blocks of housing and stores permanently turned to rubble in 1967, most of the remaining dwellings and many other buildings were burned down by absentee owners to collect the insurance money, repossessed and abandoned by the banks or simply abandoned; only a few thousand of the inner city's poorest (and almost all Black) residents stayed behind. The brickied-up windows and doors of apartment houses echoed the silent, barbed wire-protected parking lots surrounding the empty auto plants. To paraphrase Bruce Springsteen, the machine brought life, the machine brought death.

From this deliquescent there emerged a nostalgia, a poignant poetry. After the debacle came the blues, not the old Mississippi Delta kind but the particularly Detroit, machine-like techno that was to give machinery a new meaning in art. Its musicians, inspired recyclers, worked almost underground in the ruins of this formally industrial, technology-driven city. They infused it with the breath of life, an amazingly vibrant and robust counterculture that may have been ignored by the surrounding suburbs and other such parts of the U.S. but had a considerable impact on the wider world. "We pointed our pieces at the city, they went off by themselves, we missed the target but we hit another one much further away," analyzed Derrick May, one of Detroit's techno pioneers.(1)

The Sound of Machines

How did such an assertive movement come to be born? How was it that reminiscences of life on the assembly line found their expression in similarly machine-like, jerky rhythms created on equally belt-driven turntables? Why was the imagination so stimulated by the machine environment? In his *L'inconscient machinique*, Félix Guattari wrote, "I see the unconscious as something that's kind of hanging around everywhere, all around us, in our gestures and daily objects and in the Zeitgeist, and even (and perhaps especially) in the burning questions of the day. Thus an



Heidelberg Street, Detroit

Mike Banks... Fédérés par Electrifying Mojo, ils fondent The Collective Experimental Conspiracy. Tous reconnaissent qu'Electrifying Mojo est l'initiateur de cette musique. Dès 1977, ils se branchaient sur la station de radio WGPR où Mojo passait, sans respect pour les valeurs hiérarchiques habituelles, du funk, George Clinton, aussi bien que Kraftwerk, de la musique électronique européenne...

Sur Techno Avenue se trouvent l'immeuble abritant le label indépendant Underground Resistance créé en 1988 ; Submerge, quartier général des studios et de la distribution, eux aussi indépendants ; Music Institute, lieu des premières prestations, presque un boui-boui, dixit Plastikman, «un pauvre local éclairé par quelques spots. Cela n'avait rien d'un club glamour à l'anglaise. Il n'y avait ni drag queens, ni drogue. Uniquement un son énorme et deux cents personnes qui dansaient comme des malades» ; le Majestic, autre place forte des prestations underground ; le Motor, club techno et mythique. Dans ces lieux incertains, depuis dix ans, un milieu créatif autonome s'est constitué.

L'histoire et l'atmosphère de la ville ont également influencé les arts plastiques. A l'opposé des images chahutées de Detroit, vit à Windsor, un peintre intérieur et néanmoins sensuel, Matthew Hawtin, frère de Richie «Plastikman». Ses toiles, telle des sculptures, se projettent hors des murs. Les angles créés par les formes en relief animent la peinture et affectent notre perception de la couleur. Bien que se positionnant hors de tout pathos et de toute narration, ses tableaux monochromes, aux couleurs pures, à la toile tendue, tactile comme une peau, nous affectent physiquement et émotionnellement. Même s'il

semble lui tourner le dos, Hawtin se dit marqué par l'univers de Detroit, notamment par l'architecture et la musique techno.

Un photographe et réalisateur de films, Stan Douglas, originaire de Vancouver, travaille sur Detroit depuis plusieurs années. Dans son dernier travail, *le Détroit*, il projette dans une maison abandonnée, sur les deux faces d'un écran translucide, des vues d'immeubles défaits. Parfois, deux images semblent coïncider, créant l'illusion d'un immeuble fantôme, d'un bâtiment mystérieusement évanescent. Le vide, l'absence de présence humaine, font naviguer le spectateur entre plaisir et effroi.

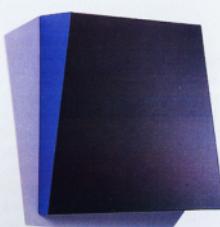
La neige n'a jamais empêché le peintre Tyree Guyton (3) de travailler en extérieur. Son art brut et son opinion détermination s'opposent à la destruction des édifices de sa rue, Heidelberg Street, ordonnée par le maire noir. Il identifie chacun d'entre eux par des ronds de couleur, les *Polka Dot Motif*. Dans la ville entière, il est possible de retrouver ses traces appropriatives, non seulement sur les immeubles, mais aussi sur les arbres, les pylônes, les poubelles, les épaves de voitures... Il joue et lutte dans et avec la ville comme avec un lego grandeur nature. Lui aussi crée, à partir du recyclage, ce qu'il appelle un *living canvas*. Il a accumulé sur les façades des maisons de sa rue des poupées cassées, des petites voitures, de vieux nounours, des drapeaux américains, des peintures, des robes... Un des buts de son action est d'associer à sa création les jeunes du quartier, de faire fuir les dealers, les gangs, la prostitution, et de lutter contre la ségrégation raciale toujours insidieusement active. Tyree Guyton a perdu récemment un procès qui l'opposait aux autorités, et une partie de son œuvre a été

unconscious is at work not only within individuals, in their way of seeing the world and experiencing their bodies, their territory, their gender, but also within couples, families, factories and cities [...] In other words, it is an unconscious that is not crystallized in the past but on the contrary turned toward the future, whose only warp and woof is possibility itself. The possible that lies on the surface of language, on the surface of our skin, on the surface of our *socius*... Why stick this label of machine-like on it? To emphasize that it is inhabited not only by images and words but also by all sorts of mechanisms that lead it to produce or reproduce these images and words."(2)

May says more or less the same thing. "We were led to create this music unconsciously. We got the idea of machines and we made our own sounds. All the sounds came from the world of machinery, industry, electronics, our environment. In this busted-down town, techno was an attempt to move in reverse and become the sound track for an imaginary world where people would benefit from the machine instead of being alienated by it. A world where technology would no longer trample on creative and cultural activity." This city has no future, but "paradoxically, as long as things stay that way, there will still be plenty of artists here. It's very stimulating for the mind to have to create your own universe."

The Urban Heart of the Inner City

Richie Hawtin, a.k.a. Plastikman, a white musician who lives in Windsor, confirms this close relationship with the machine world. "If Detroit hadn't been like that, techno wouldn't be what it is. [...] Machines are looking more and more like me every day. What I'm putting into them is put more and more of myself, my real personality. I've gotten to a point where the machines have become transparent. There's a natural relationship between them and me. You learn to use them gradually, without even realizing it. The music comes



MATTHEW HAWTIN. «Black in Orvieto». 1999. Acrylique / toile. Acrylic on canvas

détruite. «Je travaille avec des matériaux légers, eux aussi rejetés, il m'est donc très aisément de recommencer, je peux reconstruire mon musée à partir de ces objets auxquels je redonne une nouvelle vie et une nouvelle signification, sur d'autres maisons abandonnées», explique-t-il. Le long des trottoirs sont collées des centaines de vieilles chaussures peintes qui évoquent les sans-abri, des objets accrochés dans les arbres, bicyclettes, réveils, jantes de voitures, symbolisent les lynchages, les pendaisons, ces fameux *Strange Fruit* chantés par Billie Holiday... Partout, de vieilles télés éventrées remplies de poupées, des réfrigérateurs couverts d'animaux en peluches... Un vieux car démolî rappelle cet incident légendaire de 1955 où, dans un bus de Montgomery (Alabama), Mrs. Rosa Parks (qui s'est ensuite installée à Detroit) refusa d'abandonner son siège réservé aux blancs. Chaque maison est décorée par Tyree Guyton, selon la proposition de ses occupants, et porte un nom : Dotty Wotty House, Fun House, OJ House, Baby Doll House». Il est difficile de définir l'univers de ce quartier : dadaïste, pop, afro-américain...

Grâce à la techno, Detroit a renoué avec son passé de ville musicale, avec sa créativité, et, grâce à la techno encore, des artistes indépendants ont rencontré le monde des technologies de l'information. Cette rencontre s'est soldée par l'émergence de labels indépendants, par une modélisation économique, underground, indépendante. Cette modélisation pouvait sembler utopique, elle aura permis à la techno de se répandre dans le monde entier. ■

(1) Global Tekno, Jean-Yves Leloup, Jean-Philippe Renoult, Pierre-Emmanuel Rastoin, Ed. du Camion blanc.
(2) L'inconscient machinique, F. Guattari, E. Recherches.
(3) Plusieurs des œuvres de Tyree Guyton sont également visibles au DIA - Detroit Institute of Art.

Jacqueline Caux est psychanalyste et critique d'art.

out all the more easily because I myself was once surrounded by machines."

Detroit's Techno Avenue is in an out-of-the-way place full of red-brick one-family houses. That's where it all began, far from the falling-down buildings and the smoke of the heating plants. Techno Avenue is where young Black graduates with no job in their future first experimented with this new music. May, Juan Atkins, Kevin Saunderson, Mike Banks and others were brought together by Electrifying Mojo and founded The Collective Experimental Conspiracy. They all recognize Electrifying Mojo as the originator of this music. Starting in 1977 they began to tune in to Mojo's broadcasts on radio station WGPB. Without the slightest respect for the canons, he would alternate Kraftwerk and other European electronic music with George Clinton's funk.

Techno and Dada-Pop

Techno Avenue is the address of the building housing the Underground Resistance independent label founded in 1988, Submerge (headquarters for equally independent recording studios and distributors) and the Music Institute, a quasi-dive where the first techno performances took place. As Plastikman describes it, "It was just a dump with a couple of spotlights. It wasn't like some glamorous English after-hours club. No drugs, no drag queens. Just an enormous sound system and two hundred people dancing their heads off." The avenue was also home to another underground techno palace called the Majestic and the famous Motor Club. For the past decade an autonomous creative milieu has been brewing in these somewhat sleazy surroundings.

Detroit's history and atmosphere have also influenced the visual arts. Matthew Hawtin, a painter of interiorized and yet sensual pieces— who happens to be Plastikman's brother—lives in Windsor, far removed from the rowdy inner city. His canvases stick out of walls like sculptures. The angles created by the shapes in relief make the painting seem to move and alter our perception of color. Although these pure monochrome canvases are completely without narration or pathos, the stretched canvas is as tactile as skin and has a physical and emotional effect on us. Even if he seems to have turned his back on Detroit, Hawtin explains that he has been deeply marked by it, especially by its architecture and techno music.

The photographer and filmmaker Stan Douglas, originally from Vancouver, has been working in Detroit for many years. In his latest work, entitled *Le Détroit* (perhaps a reference to the French meaning of the city's name, the straits that separate it from Canada lying, paradoxically, to the south), he projects images of demolished buildings onto both sides of a translucent screen set up in an abandoned house. At times the two images seem to coincide, creating the illusion of a phantom edifice, a mysterious, evanescent

building. The void, the absence of any human presence, makes viewers oscillate between pleasure and dread.

The snow has never stopped the painter Tyree Guyton (3) from working outside. His art brut and his stubborn determination both stand opposed to the destruction of his block on Heidelberg Street ordered by the city's Black mayor. Each building is identified with one of his *Polka Dot Motifs*. Actually, appropriating traces of these round spots of color can be found throughout Detroit, not only on buildings but also trees, power line poles, dumpsters and abandoned car bodies. He plays and struggles with the city as if it were a life-sized set of building blocks. He also recycles materials to create what he calls "living canvases." On the fronts of the buildings on his block he assembles broken dolls, toy cars, old teddy bears, American flags, paintings, women's dresses, etc. One of his aims is to involve the local homeboys in his drive away the dealers, gangs and prostitution and struggle against the city's still insidiously active racial segregation. Recently Guyton lost a court suit against the authorities and some of his work was destroyed. "I work with lightweight materials, refuse just like us, so it's very easy for me to start out all over again. I can rebuild my museum using objects that I give a new life and a new meaning, and put them on other abandoned buildings," he explains. All along the sidewalks he has glued hundreds of painted old shoes to evoke the homeless and hung objects in the trees—bikes, alarm clocks and car wheel rims—to symbolize lynchings, as if in a distant reference to Billie Holiday's *Strange Fruit*. Scattered everywhere are disemboweled TV sets, refrigerators covered with fake animal fur and so on. The carcass of an old car recalls that famous 1955 incident in Montgomery, Alabama, when Rosa Parks refused to give up her seat in the front of the bus to a white man. (She later became active in Detroit.) Guyton has decorated each house based on the ideas of its occupants and they all bear a name: Dotty Wotty House, Fun House, OJ House, Baby Doll House, etc. It's hard to define the atmosphere in this neighborhood: African-American Dada Pop, perhaps?

Thanks to techno, Detroit has gotten back to its roots as a city of music and all the creativity that implies and, again thanks to techno, independent artists have met the world of IT and made it theirs. That encounter has led to the emergence of independent labels and an underground, independent globalized economy. This model may seem utopian, but it has already allowed techno to flood the world. ■

Translation, L-S Torgoff

(1) Jean-Yves Leloup, Jean-Philippe Renoult and Pierre-Emmanuel Rastoin, *Global Tekno*, Editions du Camion Blanc. (This and other quotes translated from the French.)

(2) Félix Guattari, *L'inconscient machinique*, Editions Recherches.

(3) Several pieces by Tyree Guyton are also on view at the Detroit Art Institute, which, due to budgetary restrictions, can only open a few days a week.

Jacqueline Caux is a psychoanalyst and art critic.



Maison décorée par TYREE GUYTON à Detroit. House decorated by Tyree Guyton